

PLUTARQUE : L'AUTRE COMME MODÈLE¹

Robert KOPP

Après nous avoir fait réfléchir sur les romans d'aventure, puis sur les romans d'amour, Paule Constant nous invite à nous pencher sur la biographie. Et, comme chaque année, autour d'un petit noyau dur, elle réunit nombre de visages nouveaux qui viennent grossir la troupe de ses amis fidèles. Qu'elle soit remerciée, une fois encore, de son amicale persévérance.

La biographie partage avec les romans d'aventure et les romans d'amour à la fois une très longue histoire – les deux genres remontant à la nuit des temps – et un statut quelque peu ambigu. On pourrait même parler d'un paradoxe de la biographie. D'un côté, elle jouit de la faveur du public depuis l'Antiquité et de l'autre, elle est suspectée par les philosophes et par les historiens d'être un genre faux. Sartre et Foucault lui reprochaient de s'arrêter aux apparences et Fernand Braudel et les historiens des Annales estimaient qu'elle faisait la part trop belle à l'individu et son existence éphémère dans une histoire collective régie par la longue durée. La biographie s'appuierait sur une documentation forcément hasardeuse puisqu'elle ne peut contenir que ce que le hasard précisément a sauvé de la destruction ou mis sous l'œil du biographe. Ce dernier s'appuierait trop souvent sur des notes de blanchisserie et des histoires d'alcôve pour faire le portrait d'individus qui, tous, ont emporté leur secret dans la tombe. Il introduirait enfin une cohérence et une nécessité dans une existence soumise aux aléas de la contingence. Bref, le biographe, en racontant la vie de son héros ou de son antihéros ferait, qu'il le veuille ou non, du roman.

Pourtant, malgré ces critiques multiples, malgré les anathèmes jetés sur la biographie, malgré la proclamation de la mort du sujet, le genre connaît un succès qui ne se dément pas. Non seulement, il existe, dans tous les pays européens, des maisons d'édition qui se sont fait de la biographie une spécialité, il existe également des Salons réservés à la biographie, comme celui de Nîmes, ou des prix réservés chaque année à la meilleure biographie (le Goncourt de la biographie, par exemple).

¹ Copyright Robert Kopp.

Communication aux Journées des Écrivains du Sud 2008, Aix-en-Provence, 28-29 mars 2008.

Quant au public, toujours friand de la vie de l'autre, il semble partager l'avis de cet obscur contemporain de Balzac et de Sainte-Beuve, Ximenès Doudan qui écrit en 1843 : « Je ne peux pas me guérir de ma passion biographique. Si je savais où l'on voit combien de grains de sel César mettait dans son œuf, je partirais sur l'heure pour aller chercher ce précieux document ; je vous avertis que j'ai mauvaise idée des grands esprits qui n'aiment pas les petits détails – ce sont des pédants². »

Or – diraient les Goncourt se penchant sur la vie quotidienne des maîtresses de Louis XV ou des grandes cantatrices du XVIII^e siècle – impossible de faire revivre le passé sans menus de dîner, échantillons d'étoffes, bibelots, meubles, anecdotes. Pas d'histoire sans petites histoires. On dirait Stendhal, faisant l'éloge du petit fait vrai, du détail en apparence insignifiant, mais qui donne toute sa saveur au roman.

C'est précisément cette attention au détail qui caractérise la biographie, et ceci depuis toujours, c'est-à-dire depuis qu'il y a deux mille ans, ou presque, la biographie moderne a été créée par Plutarque. Il ne s'agit pas ici d'un devancier plus ou moins lointain et obscur, mais d'un auteur qui a eu du succès de son temps, que le Moyen Âge n'a pas oublié et que la Renaissance a remis à la mode. Une mode qui dure encore aujourd'hui. À preuve, la présence de Plutarque en librairie. Voici d'abord l'édition de la « Pléiade », qui propose la traduction de Jacques Amyot (1513-1593), le grand humaniste, qui sera lu et relu par Montaigne, La Bruyère, Rousseau et tant d'autres. « Nous autres ignorants étions perdus – confesse l'auteur des *Essais* – si ce livre ne nous eût relevés du borbier ; grâce à lui, nous osons à cette heure et parler et écrire ; les dames en régendent les maîtres d'école : c'est notre bréviaire. » À côté de cette traduction classique, il existe deux traductions modernes, celle de Robert Flacelière et Émile Chambry, aux Belles-Lettres (1957-1983), reprise dans la collection « Bouquins » (2001), avec une présentation de Jean Sirinelli, auteur d'une importante monographie de Plutarque (Fayard, 2000), puis celle d'Anne-Marie Ozanam dans la collection « Quarto » (Gallimard, 2002), sans parler des éditions de poche (Garnier Flammarion, 1995 ; Autrement [extraits], 1994).

Plutarque, le premier, a insisté sur l'importance que revêt le détail, le petit fait vrai, dans une biographie. Dans son introduction aux *Vies d'Alexandre et de César*, il tient à préciser : « Écrivant dans ce livre la vie du roi Alexandre et celle de César, qui abattit Pompée, nous ne ferons d'autre préambule, en raison du grand nombre de

² *Mélanges et lettres*, Calmann-Lévy, 1876, t. I, p. 522.

faits que comporte le sujet, que d'adresser une prière à nos lecteurs : nous leur demandons de ne pas nous chercher chicane si, loin de rapporter en détail et minutieusement toutes les actions célèbres de ces deux hommes, nous abrégeons le récit de la plupart d'entre elles. En effet, nous n'écrivons pas des Histoires, mais des biographies, et ce n'est pas surtout dans les actions les plus éclatantes que se manifeste la vertu ou le vice. Souvent, au contraire, un petit fait, un mot, une plaisanterie montrent mieux le caractère que des combats qui font des milliers de morts, que les batailles rangées et les sièges les plus importants. Aussi, comme les peintres saisissent la ressemblance à partir du visage et des traits de la physionomie, qui révèlent le caractère, et se préoccupent fort peu des autres parties du corps, de même il faut nous permettre de pénétrer de préférence dans les signes distinctifs de l'âme et de représenter à l'aide de ces signes la vie de chaque homme, en laissant à d'autres l'aspect grandiose des événements et des guerres³. »

Ce passage – justement célèbre – peut être lu comme une poétique de la biographie. Il nous servira de point de départ pour quelques réflexions sur les lois du genre. Chemin faisant, j'espère vous donner envie de relire les *Vies parallèles*. Ce n'est d'ailleurs pas le seul de son genre ; Plutarque, tout au long de son travail, réfléchit aux problèmes que pose le récit d'une vie, du point de vue philosophique, psychologique, historique, moral.

La première distinction que notre citation nous invite à faire est celle entre biographie et histoire. Le récit historique s'attache aux événements ; la biographie met au centre le caractère d'un individu. D'ailleurs, le terme de « caractère » est utilisé – et c'est un signe – par deux fois dans notre extrait. Plutarque rapproche ainsi la biographie du portrait, qui permet une saisie globale, immédiate, synthétique, du personnage représenté.

Or la biographie dans le sens d'un portrait est un genre court. Elle a une tradition qui est bien antérieure à Plutarque ; c'est celle de l'éloge, de l'*encomion*. Elle parcourt les siècles, pour aboutir aux *Portraits littéraires* et au *Portraits de femmes* de Sainte-Beuve. Ce sont sans doute les textes les plus réussis de celui qui n'a jamais voulu expliquer une œuvre par la vie de son auteur, mais qui, derrière l'œuvre, voulait voir l'homme ou la femme qui l'avait créée. Comme Plutarque, Sainte-Beuve était un moraliste.

³ Plutarque, *Vies parallèles*, Laffont, « Bouquins », 2001, t. II, p. 94. Toutes les références se font à cette édition, le chiffre romain indiquant le tome, le chiffre arabe la page.

Vous m'objecterez peut-être que toutes les biographies ne sont pas courtes, que, bien au contraire, nous sommes, de nos jours, plutôt envahis par des biographies fleuves. Notons pour l'instant qu'elles se situent à l'opposé de la conception de Plutarque.

Des biographies courtes, donc, et non pas des récits historiques, des portraits synthétiques permettant d'embrasser d'un coup d'œil les traits d'un caractère et non pas des histoires traînant en longueur.

Mais quels types de caractères le biographe retient-il de préférence ? Des caractères exemplaires, non pas des modèles de vertu mais des caractères incitant à « l'émulation » (I, 217). Pour y arriver, il faut s'attacher à représenter la beauté morale, dit Plutarque dans la *Vie de Périclès*, il ne faut pas s'attarder à des caractères médiocres. La beauté morale, en revanche, sera contagieuse. Surtout quand il s'agit d'hommes d'action. Car regarder la statue de Zeus à Pise ou celle d'Héra à Argos ne donne aucunement envie de ressembler à Phidias ou à Polyclète. Plutarque ne tient pas les artistes plastiques en très haute estime, ce sont des artistes relevant des arts mécaniques. Il n'est pas beaucoup plus indulgent d'ailleurs pour les poètes ; seuls les orateurs ont droit à quelque estime.

Périclès, en revanche, constitue un modèle idéal pour le biographe. D'abord, Périclès est une tête philosophique, c'est un homme qui réfléchit ; puis, c'est un homme d'action, mais qui agit en suivant les principes de sa philosophie et en faisant preuve d'un grand sens du réalisme en politique. Ainsi il se sert, par exemple, de l'argent public pour acheter les faveurs de la plèbe, ou il utilise l'argent de la Ligue pour embellir et renforcer Athènes. Il n'hésite pas à dissimuler ses aventures galantes sous le couvert de travaux consacrés aux divinités de la cité. Bref, Plutarque choisit de nous donner les portraits d'hommes vivants et assumant leurs défauts et non pas de parangons de vertu.

Ces hommes illustres et exemplaires, Plutarque les propose donc à l'admiration de tous ceux qui désirent s'élever au dessus de leur médiocrité. Et il pense en premier lieu à lui-même, car ce n'est pas seulement pour les autres qu'il écrit ces *Vies*, c'est aussi et avant tout pour sa propre édification. Plus il avance dans son travail, plus il prend plaisir à vivre en compagnie de ses modèles. Il le dit clairement dans la préface à la *Vie de Timoléon* : « Si moi, j'ai commencé à composer ces biographies, ce fut d'abord pour faire plaisir à d'autres, mais c'est maintenant [alors qu'il est à peu près à mi-parcours de son entreprise] pour moi-même que je

persévère dans ce dessein et m’y complais : l’histoire des grands hommes est comme un miroir que je regarde pour tâcher en quelque mesure de régler ma vie et de la conformer à l’image de leur vertu. M’occuper d’eux, c’est, ce me semble, comme si j’habitais et vivais avec eux, lorsque grâce à l’histoire recevant pour ainsi dire sous mon toit chacun d’eux tour à tour et le gardant chez moi, je considère ”comme il fut grand et beau” et lorsque je choisis parmi ses actions les plus importantes et les plus belles à connaître » (I, 332).

Arrêtons-nous à cette belle image par laquelle Plutarque rend compte des rapports qu’il établit avec son modèle. Il tient à l’accueillir chez lui, lui offrir l’hospitalité (on sait la valeur de ce geste dans l’Antiquité), vivre en sa compagnie pour mieux le connaître et l’apprécier. C’est alors qu’il peut devenir un miroir pour le biographe. Une image qui traduit à la fois la proximité et la distance. Car étudier l’âme d’autrui c’est aussi plonger dans son propre moi. Après le caractère, ce qui intéresse Plutarque, c’est ce qu’il appelle l’âme de son modèle. Et il essaie de la pénétrer au moyen de tous ses petits signes distinctifs dont il a souligné l’importance. Plutarque, un des premiers, fait donc de la psychologie (au sens étymologique du terme) le domaine par excellence du biographe. C’est la psychologie qui permet de différencier ce qui, à première vue, se ressemble dans ces vies mises en parallèle, ou ce qui, au contraire, les distingue, en dépit de certaines ressemblances. Qu’on relise à ce titre les vies de Phocion et de Caton le jeune.

Plutarque quitte, petit à petit, le domaine de biographies exemplaires pour s’intéresser à l’exploration du cœur humain, quel qu’il soit. Et il ne recule devant aucune zone d’ombre. À côté d’illustres stratèges figurent ainsi des soldats de fortune, comme Demetrios et Antoine, voire des aventuriers sans scrupules, comme Alcibiade et Coriolan, des personnages troubles, comme Pyrrhus et Marius.

Plutarque dépasse alors ses préoccupations moralisatrices pour ne plus se soucier que d’une chose : la peinture de personnalités hors du commun, quelles qu’elles soient, sans les juger. Il lui arrive même de laisser percer une certaine admiration pour des figures dont la moralité est des plus douteuses, comme, par exemple, Alcibiade, le prototype du voyou.

Les *Vies* ne sont plus alors ni des modèles ni des contre modèles. Plutarque se laisse gagner par un sentiment bien différent de celui qui l’animait au début de son entreprise. Ce qui l’intéresse plus que la vertu ou le dévouement pour la cité, c’est le caractère et la manière dont celui-ci vit ses aventures. Il essaie de comprendre les

sentiments confus, voire contradictoires, qui animent ses héros ; il essaie de pénétrer leurs mobiles secrets, de mettre à jour leurs motivations inavouées. Il est captivé par le mystère de leurs destins, qu'il ne peut que deviner, si ce n'est inventer.

C'est pour cette raison sans doute que Plutarque finit par sortir de l'histoire pour aborder des figures de légende, tels Romulus et Thésée. Or, avec eux, nous quittons l'histoire pour entrer dans le roman. Le petit fait vrai observé donne la place au petit fait vrai imaginé. Plutarque n'est pas seulement le premier de nos biographes, il est aussi le premier de nos romanciers. Car si ses biographies ont traversé les siècles, c'est qu'elles se lisent comme des romans. C'est par la qualité de leur écriture qu'elles s'imposent. Il n'est pas donné à n'importe qui de jouer au « Lazare, lève-toi et marche ! » Quand c'est un historien doublé d'un écrivain qui s'y met, c'est pour de bon.